

Adam vero cognovit...

« Adam connut Eve, sa femme ». Genèse, 4

La campagne arborait son verdoyant visage
Sous l'œil enamouré du ciel illuminé.
Un long souffle divin courait sur le rivage
Et le fleuve d'eau vive en était apaisé.
À la fière beauté de la flore nouvelle,
Sur l'onde où le reflet du grand astre étincelle
Répondaient les éclats de dix mille flambeaux.
Sur la rive on voyait, pleins de vie et superbes,
Deux êtres beaux et nus parmi les hautes herbes,
Et vierges de tout masque et de tous oripeaux.

Adam était assis au pied d'un sycomore
Et ses yeux se plaisaient à se venir poser
Sur le corps alangui mais frémissant encore
De sa femme au sein blanc et doux à son baiser.
Fort amoureusement, savourant la caresse
Du vent frais du matin tout empreint de tendresse,
Tous deux se souvenaient, en ce premier printemps,
De la nuit qui connut, lors de la prime étreinte,
Les cris dans le ciel noir, et puis la douce plainte
Terminant leurs ébats, montant aux firmaments.

Tous deux se contemplaient. Le cœur battant de l'homme
Sans cesse lui chantait « *Voici l'os de tes os
Et la chair de ta chair ! Tu la chériras comme
L'être le plus brillant de Dieu jamais éclos.* »
Et la femme, encor chaude après son hyménée,
Offerte à son amant, toute entière donnée,
Disait « *Je suis à toi, dans les siècles toujours.* »
Et promenant sa main sur son giron fertile
Elle sentait déjà, noble reine nubile,
Avec bonheur germer le fruit de ses amours.

Ô soir béni de Dieu que celui de la veille !
Quand sur ce sein brûlant l'homme posa sa main,
Quand le désir tendu fora la chair vermeille !
Il y eut une nuit, il y eut un matin...
Que la grâce du Ciel désormais surabonde
Sur ce premier amour, sur la beauté du monde,
Puisse-t-il demeurer leur précieux écrin !
Les siècles passeront, merveilleux ou tragiques,
Laissant aux cœurs humains, mémoires nostalgiques,
Le souvenir ému de cet émoi lointain.